

Saint-Denys Garneau Portrait de l'artiste en coureur des bois

Yvon Laverdière

Number 55, March–April–May 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19584ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laverdière, Y. (1994). Saint-Denys Garneau : portrait de l'artiste en coureur des bois. *Nuit blanche*, (55), 40–43.



Joueur de tennis



Dernière photographie du poète, dans le jardin du manoir

Saint-Denys Garneau¹

Portrait de l'artiste en coureur des bois

Il arrive que les anniversaires posthumes — récupérations de la vingt-quatrième heure — agacent dans la mesure où ils témoignent d'une incapacité à jouir d'une œuvre en dehors de ses manifestations bruyantes et spectaculaires. On nous aura fait le coup avec Mozart, Van Gogh, Rimbaud, et, plus récemment encore, avec Glenn Gould. Mais dans le cas de Saint-Denys Garneau, il se sera agi de véritables retrouvailles. Tombée dans le domaine public cette année, son œuvre aura été ré-éditée par diverses maisons, notamment les éditions Fides qui ont entrepris la publication intégrale de ses écrits. S'y ajoutent les différents essais publiés ces derniers mois sur la vie et l'œuvre de notre Saint-Denys, patron et prince des poètes québécois .

Toutefois, pour toutes sortes de raisons et en dépit des centaines d'articles et de publications lui ayant été consacrés, Saint-Denys Garneau demeure méconnu, une sorte d'homme sans visage. Parcourant son œuvre, force nous est de constater que l'on pénètre dans un paysage où le symbolique et le réel, l'idée et l'anecdote se confondent sans cesse, dans l'attente d'une âme à naître, embryonnaire et incertaine. Voilà sans doute pourquoi le poète de la modernité québécoise continue de poser problème dans la mesure où l'œuvre s'ouvre à toutes les interprétations, qu'elle se situe au cœur d'une brèche, « au bout cassé de tous les chemins ».

Relirions-nous encore *Regards et jeux dans l'espace* si le poète n'était pas mort à trente et un ans, si, à l'instar de son ami Jean Lemoyne (cet essayiste original qui exerça une influence sur Glenn Gould), il était devenu sénateur ou quelque chose du genre? Fort probablement non. Il ne faut pas en conclure que la poésie de Saint-Denys Garneau a vieilli: elle prend plutôt son envol dans la disparition de l'homme. Ainsi de l'effacement progressif, de la rupture avec les vieux amis, du refus graduel de céder aux complaisances de l'art, puis finalement de la mort, toutes choses déjà inscrites dans l'œuvre. Il n'est donc pas étonnant que, depuis cinquante ans, on ait construit autour de lui un véritable mythe, dans lequel l'individu entier a fini par être absorbé.

Un peu à la manière de Rimbaud et de ceux-là dont on a l'impression (pour ne les avoir point connus) qu'ils n'ont fait que frôler le sol, rôder dans les coulisses du monde tels des animaux fabuleux quasi surnaturels, Saint-Denys Garneau exerce sur la mémoire collective une fascination durable. Le silence d'un écrivain — lorsque les moyens littéraires ne sont pas en cause — pose toujours problème à l'exégète, l'obligeant à colmater les trous qui nuisent à l'harmonie de la façade. Or, Saint-Denys Garneau n'a jamais rien fait d'autre au fond que de vouloir abandonner sa parole — l'écriture, la peinture — et se retirer dans le silence des Laurentides et de cette tumultueuse Jacques-Cartier se déployant aux abords du manoir ancestral. Aujourd'hui, on verrait en lui tout simplement un solitaire, un amoureux de la vie sauvage,

comme le furent le Thoreau de *Walden* et les émules de Kérouac, de Gary Snyder. Mais nous avons besoin d'un Saint-Denys Garneau tragique, il nous fallait une telle figure afin de *catharsiser* le mal inscrit dans notre société *encarcannée*. Comme c'est le poète tragique qui apparaît dans l'œuvre, nous l'avons réduit à cela, quitte à nous le façonner de toutes pièces.

Créer ou ne pas créer

Quand on parcourt cette œuvre fragmentée — et sans doute y a-t-il là un piège où il est facile de glisser —, elle paraît suivre une progression tragique de la conscience, progression qui aboutit à un schisme intérieur et à l'anéantissement pur et simple de son géniteur. Au cœur de tout cela, et c'est le leitmotiv qui traverse sa poésie, son journal et sa correspondance, l'incapacité chez Saint-Denys Garneau de nouer quelque lien que ce soit, d'attacher ses pas à quelque *concrétude*, dont il saisit trop bien, justement, l'irréalité. La souffrance de l'homme apparaît à toutes les dix lignes ou presque et prend la forme d'un terrible combat engagé avec l'âme, à travers une quête d'absolu orientée par le catholicisme de l'époque. On y retrouve une espèce d'Hamlet, stylo en main, s'interrogeant: créer ou ne pas créer... À lire cela, on est touché par la sincérité de ce regard, par cet élan poétique déjà si *mature*, avec cette façon d'envisager la chose artistique dans ses prolongements spirituels et métaphysiques. Mais, malheureusement pour l'artiste, Saint-Denys Garneau ne put trouver dans Baudelaire, Debussy, Stravinsky, et dans l'art en général, matière à étancher *toute* son exigence intérieure, et c'est sans doute cette intransigeance première qui lui confère aujourd'hui une sorte de supériorité brute sur tous ceux qui éludent le sens même de la création, escamotant au profit d'une reconnaissance factice la présence immanente de la mort. Sa quête spirituelle ne pouvait déboucher ni sur la seule œuvre d'art ni sur une authentique vocation religieuse; aussi se trouva-t-il en quelque sorte suspendu entre deux mondes, le regard plissé, tendu vers la lumière du ciel et l'ombre de la maladie lui faisant face.

Au risque d'asphyxie

Situons le contexte. Saint-Denys Garneau habite avec ses parents et partage son temps entre Sainte-Catherine et Montréal — qu'il déteste, mais où il s'approvisionne en romans, poésie, traités théologiques et disques classiques de toutes sortes. Les esprits libres ne courent pas les rues, les jolies demoiselles brillent par leur coquetterie; en dehors de ses amis intellectuels² — qui marqueront tous, chacun à sa manière, la société québécoise —, Saint-Denys Garneau évolue dans un milieu qui ne lui ressemble en rien. Lui aime les arbres, les sports de plein air, les saisons qu'il peint et la petite musique du soir. Sa lésion au cœur l'ayant quelque peu marginalisé, il construit son propre monde, en accord avec son tempérament bohème et ce sentiment mystique avec lequel il aura toujours abordé l'existence. Après sa mort, Jean Lemoyne sera le premier à affirmer que le contexte asphyxiant du Québec des années 30 avait étouffé et tué Saint-Denys Garneau qui, vers la fin, se retrancha et se confina dans la solitude. L'article, publié dans les *Écrits du Canada Français* soulèvera de nombreuses polémiques: qui a crucifié *notre* Saint-Denys Garneau? Comment le faire ressusciter? Et surtout: comment se fait-il qu'ici au Québec la vie d'écriture soit si brève?

Lorsque, en 1937, il publia son unique recueil de poésie: *Regards et jeux dans l'espace*, il en allait sans doute pour lui d'une ultime tentative de réinsertion. On se rappellera la suite: une fort mauvaise critique de Claude-Henri Grignon; Saint-Denys Garneau, blessé à mort, qui retire des rayons des librairies les exemplaires de sa plaquette. Les bonnes critiques de ses amis et de quelques journalistes de l'époque n'y firent rien, il vit dans ce papier naïf la confirmation de ses doutes quant à la futilité de ses dons et, de là, l'impossibilité pour lui d'assumer un quelconque statut de poète.

Mais cela pouvait-il finir autrement? Le constat du peu de réalité de la réalité chère aux surréalistes est omniprésent chez Saint-Denys Garneau, dont la pensée procède par épurations successives. Doté d'un esprit d'analyse aigu, ob-

sédé par la genèse des phénomènes, il interroge la vérité du bien, pour lui seule mesure du beau. De là, il n'en finira plus de commenter un processus de chute, d'en tracer le contour, et d'en examiner les conséquences pour sa propre vie.

« La jeunesse, c'est la recherche de l'absolu. L'âme sort des mains de Dieu; elle est encore tout imbibée de sa lumière et de sa beauté. Elle n'est pas encore habituée au monde; ses rêves, ses désirs, ses aspirations sont bien au-delà de lui et le dépassent de toutes parts. Il lui faut longtemps pour se rétrécir au monde et à sa prison, et se contenter d'une seule issue vers l'infini : Dieu. Elle cherche partout l'absolu et toutes les limites qu'elle heurte ne font que l'exaspérer. Elle est démesurée et l'infini est encore son domaine. »

« À André Laurendeau, samedi, 11 juillet 1931 »
Lettres à ses amis, p. 18.

Exilés du réel

Ce sentiment d'exil est commun à beaucoup de poètes, notamment chez ceux qui ont la perception plus ou moins nette que la parole émane d'un état archétypal, voire d'une révélation magique du réel. Artaud dit la même chose quand il constate que l'inachèvement de sa personne et de son art procède d'une dislocation de l'être, d'une rupture entre les circuits de l'âme et ceux du cerveau. Saint-Denys Garneau ne cesse de revenir au même constat, et d'y adjoindre son incapacité absolue de frayer avec la société *parce que lui-même n'existe pas*, ce dont il a le sentiment profond. Voilà donc deux écrivains — il en est bien d'autres, tant cet état de séparation et de doublement relève d'un certain état poétique — qui, s'observant de l'extérieur, développent une telle lucidité sur eux-mêmes que toute dérive du moi, toute gratuité vaine prend aussitôt une dimension tragique, comme si leur âme allait d'un seul coup leur être enlevée.

Relisons Artaud dans une réponse à Jacques Rivière, lequel lui reproche « un certain manque d'harmonie poétique » :

« Cet éparpillement de mes poèmes, ces vices de forme, ce fléchissement constant de ma pensée, il faut l'attribuer non pas à un manque d'exercice [...] de dévelop-

pement intellectuel; mais à un effondrement central de l'âme, à une espèce d'érosion [...].

« Il y a donc un quelque chose qui détruit ma pensée; un quelque chose qui ne m'empêche pas d'être ce que je pourrais être, mais qui me laisse, si je puis dire, en suspens³. »

René Daumal, animateur de la revue *Le Grand jeu*, disciple de Gurdjieff et poète métaphysicien, prolonge ce dilemme lorsqu'il se met en quête d'une forme de salut poétique, l'esprit tourné vers les spiritualités traditionnelles, derniers vestiges d'une connaissance non discursive. Il élabore ainsi une distinction entre ce qu'il appelle la poésie blanche et la poésie noire. L'une est verticale, branchée en quelque sorte sur les symboles de la nature dans une perspective transcendante. L'autre ne fait qu'asservir l'homme à ses instincts et entretenir en lui un état de séparation. Daumal, Roger Gilbert-Lecomte, Artaud et beaucoup d'autres, tous plus ou moins descendants de Rimbaud et d'une tradition littéraire hermétique, fascinés par les rapports entre la pensée traditionnelle, prélogique et la modernité poétique, évoqueront le même sentiment, ramenant ainsi toute poésie vraie à une recherche de la source, de l'essence première autour de laquelle la parole et le rythme s'élaborent. On peut regretter que Saint-Denys Garneau, gavé de théologie maritime, cherchant à se plier à un cadre dont il éprouve l'étrangeté, n'ait pu connaître cette génération de poètes français qui lui était contemporaine, et consanguine par l'esprit. Dans un article qu'il lui consacre, Yvon Rivard évoque cette perspective de l'art comme lieu métaphysique :

« Ainsi le poète n'est pas celui qui choisirait de quitter le monde au profit d'un ailleurs. Il est, au contraire, déjà exclu du monde puisque livré au langage perçu comme l'origine même de l'être [...] Lorsqu'il [St-Denys-Garneau] écrit [...] qu'il 'ne peut penser qu'en écrivant', il définit du même coup, pourrait-on dire, la trajectoire naturelle de son regard qui va de l'art au monde et non du monde à l'art' [...] »

« Qui va de l'art au monde... », voilà bien la chose. Saint-Denys Garneau, qui cherche maladroitement une direction spirituelle que le

contexte de l'époque ne peut véritablement lui fournir, ignore peut-être qu'il ne peut cesser d'être artiste, qu'il ne peut arracher ses yeux sinon par le trou béant de la mort où sa pensée — et sa pensée seule — va s'abîmer. Confrontée à la réalité nue et inaccessible, l'œuvre d'art se voit en quelque sorte reléguée à l'arrière-boutique de la vie, ramenée à un balbutiement indigne d'une conscience tournée vers Dieu.

Aux antipodes du monde

On peut imaginer le choc pour Saint-Denys Garneau d'une rencontre avec Kierkegaard et sa philosophie développée en trois stades : l'esthétique, l'éthique et le religieux. Chez Saint-Denys Garneau, tout tourne en effet autour de cela. Lorsqu'il se pose en esthète, pour qu'il chaque objet n'est qu'apparence, il en vient tout de suite à interroger les fondements moraux ou philosophiques de cet état, afin de pouvoir établir un relais auprès de sa conscience. L'éthique de son art validée, il cherchera dans le sentiment religieux la possibilité charnelle d'en éprouver la vérité à travers un engagement total de son être. Mais pour Saint-Denys Garneau — et cela est précurseur de la modernité comme cela le fut pour Baudelaire — le temps des cathédrales est passé, les modèles traditionnels s'effritent et les paradis n'existent plus que dans la conscience individuelle, livrée à ses propres lubies. N'ayant donc pu dans sa vie concilier l'esthétique et le religieux, Saint-Denys Garneau est par là même demeuré du côté de l'art, de l'art en tant que regard qui englobe tout et qui ouvre sur tout. Sa démarche en est une du retour sur soi, retour vers cette sorte d'âge d'or où se côtoient quelques esprits ailés : Blake, Hölderlin, Yeats. Bien loin de tout ce qui porte au rang de dogme la fascination de l'impuissance, cette poésie s'élabore aux antipodes du monde puisqu'elle agit à partir d'un lieu qui précède l'idée de représentation. Ici, le dépouillement creuse le mot jusqu'à ce qu'il redevienne silence, ossature, mailon irréductible de la conscience, toutes choses qui, à partir d'un certain stade, forcent l'abandon et la retraite. Lorsque, par intuition, l'esprit se *souvient* de la plénitude première, il lui paraît impossible de se

construire avec d'autres hommes, d'adhérer — comme si elles étaient réelles — aux images brouillonnes des corps en mouvement. Toute sa ferveur n'est plus qu'un élan d'abandon, une prière sauvage adressée à l'invisible et au mystère sidéral.

Le passage

Nous sommes en 1938. Saint-Denys Garneau n'entretient plus guère d'illusions et ses projets sont d'ordre technique. Il tiendra encore quelque temps un journal, continuera de peindre et de visiter ses amis, puis, deux ans avant sa mort, coupera quasiment tous les ponts, délaissant même la peinture qu'il pratiquait aussi allégrement que la poésie et qui en constituait sans doute le versant lumineux. Son dernier mot à l'adresse de ses amis, qui, inquiets de son silence, se proposaient de lui rendre visite, est on ne peut plus clair : « Ne venez pas me voir. »

La phrase est laconique, témoigne d'une rupture consommée, et la légende y a trouvé assise. On y a lu : « Laissez-moi crever à l'abri de votre regard puisque le mien est déjà mort. » On pourrait cependant se contenter d'y voir une douce modestie : « Amis intellectuels, je n'ai plus rien à vous dire, il ne me reste plus que la beauté de ces paysages, de cette neige et de cette rivière gelée. Laissez-moi donc en leur compagnie. »

Plusieurs — dont Gilles Marcotte — ont écrit ou suggéré que nous ne savions rien des dernières années de Saint-Denys Garneau. La suite est simple : nous ne savons rien, mais asseyez-vous, nous allons tout vous expliquer. Et c'est ce qui s'est passé depuis cinquante ans. Saint-Denys Garneau est devenu Icare, Prométhée, le martyr et le poète maudit (il figure à ce titre dans l'anthologie publiée par Pierre Seghers). L'idée du suicide a frayé son chemin, sans que rien de concret ne vienne la valider. Mais encore une fois, ce n'est pas là l'effet du hasard. L'image du poète écroulé au bord du ruisseau et retrouvé par deux enfants qui croyaient qu'il s'agissait d'un soldat endormi sort tout droit du *Dormeur du val* de Rimbaud. *Le torrent* d'Anne Hébert — la petite-cousine avec qui il avait passé quelques étés — évoque aussi cette image de tourbillon, de rivière meurtrière, et ainsi

de suite. C'est pourquoi le mythe ne s'éteindra pas. Mais voici soudainement qu'apparaît un autre Saint-Denys Garneau.

Un sociologue de l'Université Laval, Jacques Roy, décide de mener enquête en dehors de tout parti pris littéraire. Il interroge les frères, les amis de Sainte-Catherine, une amoureuse, etc. Ce que personne en cinquante ans ne s'est risqué à faire. Désireux de faire un peu de lumière sur l'hypothèse du suicide qui n'a jamais cessé d'être évoquée, il consulte le rapport du coroner enfoui aux Archives Nationales, et s'aperçoit que ce fameux rapport, où sont décrites avec minutie les circonstances du drame final, n'a été consulté en tout et pour tout qu'une seule fois !

Au fil de discussions soigneusement consignées par Jacques Roy, Saint-Denys Garneau réapparaît tel qu'en lui-même : amoureux fou de la nature ; sportif accompli qui boit du gros gin le soir et joue aux cartes jusqu'aux petites heures ; boute-en-train qui aime jouer des tours ; gastronome averti et, finalement, pour boucler la chose, soldat éconduit pour cause de maladie et qui se désespère de ne pouvoir rejoindre son frère Paul au front, tout passionné qu'il est de stratégie militaire et de politique internationale ! Le poète maudit en prend pour son rhume, et l'ouvrage de Jacques Roy — nonobstant le fait que ce livre fourmille de coquilles et n'évite pas les répétitions — constitue un témoignage qui compte désormais. Personne n'a tué Saint-Denys Garneau : ni le petit Québec obscurantiste, ni ses exigences métaphysico-catholiques, ni le dessèchement d'un cœur qui a mortifié sa chair. Au contraire, et s'il nous faut absolument chercher un coupable, peut-être devons-nous regarder du côté de la critique, c'est-à-dire du côté de ceux-là qui ont promptement liquidé l'homme — comme ils le font depuis toujours — afin de se livrer à cette dissection de cobayes qui consiste à autopsier strophe par strophe un recueil de poèmes... Pourquoi cette perpétuelle séparation entre l'homme et l'œuvre ? Existerait-il quelque chose là qui relèverait de l'indécence ?

Finalement, la maladie aura achevé l'homme, au terme d'une randonnée en canot, dans ce paysage de l'enfance et de la vie adulte

qu'il avait parcouru en tous sens. De cette escapade dernière, il n'y eut nul témoin. À l'exception des bouleaux argentés, des lits de feuilles et du petit ruisseau, qui auraient sans doute beaucoup à raconter. ■

« Je regarde par la fenêtre la magique nuit d'hiver, d'une pureté parfaite et d'un éclat moelleux. La lune découpe les ombres avec acuité au pied des arbres. Paysage extatique, immobile et soulevé. »

« À Jean Lemoyne,
Sainte-Catherine, 24 août 1938 »,
Lettres à ses amis, p. 368.

par Yvon Laverdière

Oeuvres d'Hector de Saint-Denys Garneau : *Poésies / Regards et jeux dans l'espace / Les solitudes*, « Nénuphar », Fides, 1949, 1972 ; *Journal*, Beauchemin, 1954, 1964 ; *Lettres à ses amis*, Hurtubise HMH, 1967, 1970 ; *Oeuvres*, textes présentés par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Presses de l'Université de Montréal, 1971 ; *Regards et jeux dans l'espace*, « Bibliothèque québécoise », Fides / Hurtubise HMH / Leméac, 1993 ; *Regards et jeux dans l'espace*, édition de luxe avec 35 tableaux de l'auteur, Fides, 1993 ; *Poèmes choisis*, préface de Jacques Brault, choix et présentation d'Hélène Dorion, Noroît, 1993 ; *Poèmes choisis*, cassette, lus par Paul-André Bourque, musique de Violaine Corradi, Noroît, 1993.

Sur Saint-Denys Garneau et son œuvre : *L'autre Saint-Denys Garneau*, par Jacques Roy, « Le Lieu du Loup », Loup de Gouttière, 1993 ; *L'appel des mots, Lecture de Saint-Denys Garneau*, par Serge Patrice Thibodeau, l'Hexagone, 1993 ; « Qui a tué Saint-Denys Garneau ? », dans *Le bout cassé de tous les chemins*, par Yvon Rivard, « Papiers collés », Boréal, 1993.
2. Entre autres Jean Lemoyne, Claude Hurtubise, André Laurendeau et Robert Élie.
3. *L'ombilic des limbes*, par Antonin Artaud, « Poésie », Gallimard, 1986, p. 25, 26.
4. « Qui a tué St-Denys Garneau ? », dans *Le bout cassé de tous les chemins*, par Yvon Rivard, « Papiers collés », Boréal, 1993, p. 105.

1. Son nom a été écrit de deux manières : 'Saint-Denys Garneau' et 'Saint-Denys-Garneau', mais cette dernière façon est à proscrire ; il ne faut qu'un trait d'union. 'Le patronyme, précise Jacques Blais, ne peut être que Garneau. [...] Il reçoit les prénoms de son parrain, Hector Prévost, et du frère unique de sa mère, De Saint-Denys Prévost. Prénom insolite aujourd'hui, De Saint-Denys est à l'origine un nom de noblesse, donné à l'un des ancêtres maternels, Nicolas Juchereau de Saint-Denys. Selon Jacques Brault et Benoît Lacroix, il signe surtout 'de Saint-Denys' pour les parents et les amis, mais sa signature la plus connue reste 'Saint-Denys Garneau'. »

Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du nord, par Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski, Fides, 1989, p. 572.